

Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



Jules RENARD

DEUXIÈME ANNÉE
3 Avril 1909. — N° 63
10 Centimes

Le prochain numéro sera consacré à
BARTHOU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

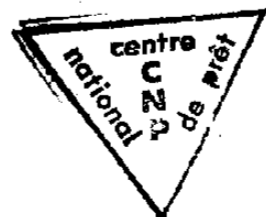
38. Quai de l'Hôtel-de-Ville, 38. — PARIS (IV^e)

Administrateur : Henri FABRE

Abonnements

UN AN.....	6. >
SIX MOIS.....	3. >
TROIS MOIS.....	1.50
ÉTRANGER.....	8. >

Per Fol 213



JULES RENARD

Jules Renard ! la clarté, la simplicité, la subtilité, la précision, le trait, la notation exacte, scrupuleuse, rigoureuse du détail, l'originalité de la vision, l'image qui frappe, s'imprime, se grave dans l'esprit...

— Ah ! je vous vois venir, monsieur l'entrepreneur de biographies. Vous allez nous déclarer, naturellement, votre admiration pour l'auteur de *l'Ecornifleur*, de *Poil de Carotte*, de *Ragotte* et de tant d'autres menus chefs-d'œuvre. On connaît vos goûts, cependant. Vous nous avez parlé avec enthousiasme d'Octave Mirbeau, ce paradoxal et caricatural poète ; de Richepin, ce rhéteur lyrique ; de Lucien Descaves, ce robuste constructeur de romans ; de Jules Lemaitre, cet imprécis et fuyant et toujours plein de charmes badineur de lettres. Il faudrait pourtant s'entendre. Comment expliquer d'aussi contradictoires admirations ? Comment concilier des goûts aussi nettement opposés ? Si vous aimez le fracas de la tempête, le tumulte du torrent, le déchainement de l'ouragan ; s'il vous faut de la rumeur, de la passion, de la colère, de la véhémence, des larmes qui brûlent, du rire qui grince et fait mal à l'âme, comment pouvez-vous goûter la pureté calme de la source, le filet d'eau qui ronronne dans la verdure, le sourire empreint d'ironie, timide, à peine dessiné sur des lèvres dédaigneuses ? On n'adore pas tant de choses à la fois. On n'est pas romantique, et réaliste, et intimiste, bruyant et discret, amer et souriant, folâtre et misanthrope, épris de la vie et naufragé de l'idéal. Il faut être l'un ou l'autre. Il faut choisir. Un jugement sur l'œuvre d'un écrivain ne prend de valeur que s'il est basé sur une formule, sur un système, sur des principes d'école fortement et logiquement établis. Sans cela, il risque de devenir la simple appréciation personnelle d'un monsieur qui passe...

— Eh bien ! lecteur, mon ami, mettons que je suis ce monsieur qui passe et qui se laisse conduire au petit bonheur, sans guide sûr, sans boussole, dans les eaux de la littérature. Mon Dieu ! non ! je n'ai pas de préférence marquée pour telle ou telle manifestation littéraire. Les techniques diverses et opposées m'occupent peu. J'adore celui-ci pour sa véhémence et celui-là pour sa froideur méprisante. Je suis fou de tel écrivain qui ne me peint que des paysages, d'un pinceau brutal et avare. Je suis tout aussi fou de tel autre écrivain somptueux qui m'écrase, m'éblouit, m'aveugle de lumière, de couleur, de rutilances. Faut-il l'avouer ? Je n'admets le parti-pris — et féroce — qu'en politique. En art, je suis pour l'éclectisme le plus vaste. Mes admirations vadrouillent, vont de l'un à l'autre, s'épuisent, se renouvellent, s'anéantissent, renaissent. Et puis, ça dépend aussi du moment, du lieu où je me trouve, de mon état d'esprit. Aujourd'hui, il me faudra du raffiné et du compliqué ; demain, j'aurai soif d'une clarté que je repoussais la veille. C'est pourquoi je me permets de proclamer mon culte pour des écrivains de tempéraments si dissemblables, de manifestations si contraires, de tendances si opposées. Parbleu ! oui ! j'aime Mirbeau, le Mirbeau du *Jardin des Supplices* et de la *628-E8*, et j'ai aussi un faible pour le père de *Poil de Carotte*. De même que j'aime Laforgue, et Verlaine, et Rimbaud, et Coppée (ça vous épate ?), et Samain, et Mallarmé, et Moréas, et Ponchon, et les symbolistes, les parnassiens, les romantiques, les classiques et tous les

poètes quand ils ne s'appellent pas Saint-Georges de Bouhélier, de Montesquiou-Fesenzac ou Delarue-Mardrus et qu'ils ne composent pas des ballades en prose, des prose rythmées, des vers amorphes, ou des vers inintelligibles comme le font les petits jeunes gens d'aujourd'hui.

Tâchez de vous reconnaître dans ce pêle-mêle, si vous pouvez. Mais est-ce bien utile ? L'art ne doit-il pas, comme la vie elle-même, être varié dans ses aspirations, multiple dans ses manifestations ? Je vous entends murmurer qu'avec d'aussi fermes principes, je ferais un singulier critique littéraire. Aussi me garderai-je soigneusement de me guinder à d'aussi sottes prétentions. Qu'il me suffise de vous donner, sans y prendre garde, ma simple opinion, la seule chose que vous soyez en droit de me réclamer.

. . .

Je l'avoue à ma honte. J'ai mis quelque temps à goûter Jules Renard. Je crois que c'est un auteur qui demande à être longuement pratiqué. Sa sécheresse tout d'abord, ses réticences, sa trop parfaite simplicité me déroutaient. Je l'accusais de manquer d'émotion, de ne mettre aucune passion dans ses écrits, de se boutonner hermétiquement, de demeurer constamment imperméable et insaisissable. Je ne le sentais pas vibrer. Je comparais son *Poil de Carotte* à *l'Enfant* de Jules Vallès. Alors que le jeune Jacques Vingtras savait éveiller la colère, la haine, la pitié, vous tirait des larmes ou vous secouait d'une gaieté toujours mélangée d'amertume, d'une gaieté malade et mal-faisante, née des boutades et des sarcasmes, l'autre, au contraire, déjà froidement raisonneur, point espiègle mais subtil, point malicieux, mais roué, sournois, calculateur, me laissait insensible. Je m'imaginai difficilement une enfance semblable. Puis l'auteur avait une façon déconcertante de présenter les choses en raccourci. Sa vision me semblait étroite, son observation limitée ; ses images, d'une justesse quelquefois discutable, laissaient toujours paraître la recherche et une certaine préciosité. Pour prendre un exemple, quand Jules Renard me présentait le serpent avec ce simple commentaire : « Trop long », ou quand il le définissait : « La dix-millionième partie du quart du méridien terrestre », ou encore quand il disait du poisson : « Il ne sait peut-être pas que c'est aujourd'hui l'ouverture de la pêche », je ne pouvais me défendre de découvrir dans de telles images une certaine puérilité.

Mais il faut lire et relire Jules Renard. Il ne se livre pas du premier coup. On commence par l'apercevoir. On ne le devine que peu à peu. Il n'écrit de lui et sur lui que juste ce qu'il faut, sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance. Il se contente de vous signaler un détail, de vous montrer un coin, un tout petit coin de lui-même, puis il se dérobe. Il défait un bouton, puis un deuxième. On croit qu'il va se déshabiller. Le voilà qui referme tout. On le retrouve, mais malaisément, dans *Poil de Carotte*, enfant malheureux que sa mère tourmente, dans *l'Ecornifleur* sans doute, où il a mis tranquillement, sans fausse pudeur, de son égoïsme, de ses petites saletés. Tout cela est indiqué minutieusement, comme en se jouant, sans appuyer, sans vaine déclamation. Jules Renard a, d'ailleurs, fort peu écrit, et il fait court. Il a dit de certains écri-

“ Les Hommes du Jour ” ne font ni réclame financière, ni commerciale. Aucun « fil à la patte » n'entrave leur action. Ceux à qui notre attitude indépendante plaît, peuvent soutenir notre publication en achetant, à notre Service de Librairie, tous les livres et brochures dont ils ont besoin. Voir en 8^e page. (Nous pouvons également fournir tous les ouvrages qui ne figurent pas sur notre catalogue.)

FIGURES CONTEMPORAINES

vains « qu'ils sont des cholériques des lettres et que leur cerveau est un bas-ventre dérangé ». Aussi se garde-t-il d'avoir la diarrhée. Oserai-je continuer la comparaison malodorante ? On le croirait parfois quelque peu constipé.

* *

La vérité est que Jules Renard n'est pas de ces auteurs dont on peut vanter la fécondité. Ses enfants ne sont pas nombreux. Cela vient de ce qu'avant de confier ses impressions au papier, il réfléchit longuement. Puis, ayant réfléchi, il médite encore. Quand il a suffisamment mûri ses impressions, quand il a vu exactement ce qu'il fallait noter et qu'il a écarté toutes les inutilités encombrantes pour ne conserver que l'essentiel, d'un trait, il fixe la physionomie d'un paysage ou d'un être vivant. Avec ce procédé, il est clair que Jules Renard ne va pas entreprendre de vastes romans, imaginer des œuvres de longue haleine. Il n'est pas fait pour ces grandes machines. Ne lui parlez pas d'agiter, dans ses livres, de surhumaines passions, de faire marcher des foules, d'exposer des problèmes compliqués. Il cherche, au contraire, à réduire l'expression le plus possible.

Loin d'épuiser une matière,
Il n'en veut prendre que la fleur.

Dans *l'Ecornifleur*, par exemple, il met en scène quatre personnages seulement, M. et Mme Vernet, Henri et la petite pensionnaire Marguerite. Autour, quelques marins. L'histoire est quelconque. C'est celle d'un aimable parasite, vivant aux dépens du ménage Vernet, qui se demande s'il doit ou non coucher avec la femme de son bienfaiteur. C'est tout. Couchera-t-il, couchera-t-il pas ? Voilà ce qu'il se demande jusqu'au bout. A la fin, il viole à moitié la pensionnaire, puis, pris de remords, il s'en va avec l'argent que lui donne le mari.

C'est d'une simplicité extrême. Sur une telle donnée, il était difficile de bâtir un roman très angoissant. Seulement, il arrive ceci, c'est que si l'on met à profit le conseil donné par Jules Renard lui-même, à savoir « qu'afin de juger sainement d'un livre, il faut essayer de se faire les ongles en le lisant, et que si l'on n'y parvient pas, le livre est bon », on renonce dès le début à se faire les ongles. On est immédiatement sous le charme. On trouve dans ce volume d'un pessimisme léger, où l'on sent une connaissance pas trop méprisante de la sottise et de la lâcheté humaines, des observations précieuses, la notation de détails qu'un œil exercé seul peut percevoir, un sens du comique, un souci de l'exactitude, une finesse de rendu tels que les personnages falots, sans envergure, ni trop noirs ni sublimes, ni trop méchants ni trop bons, banals, quelconques, ordinaires, deviennent singulièrement familiers et vivants. Il faut, pour décrire de tels êtres et les camper solidement, un autre métier que pour souffler la vie à des personnages excessifs. Il faut, pour intéresser le lecteur à d'aussi pauvres gestes, des dons de poète et d'écrivain comme on n'en trouve pas d'exemple dans la littérature. Cela dans une forme adéquate. Le détail précisé dans une phrase rapide. Chez Jules Renard, ce sont les phrases courtes qui se succèdent, se disséminent, courent, galopent le long de la route. Ce n'est pas l'armée des longues périodes amplemment et harmonieusement développées. Ce sont des escouades de tirailleurs légers et alertes. Quelquefois le sujet, le verbe, le complément, et ça suffit. Le trait y est. Le détail s'y trouve. L'image est fixée.

* *

Ce doit être chez Jules Renard une préoccupation constante que de donner en une formule brève une vision complète des choses observées. On l'imagine volontiers à tra-

vers la campagne, marchant sans hâte, regardant autour de lui, s'arrêtant pour examiner une bestiole sur un brin d'herbe, contemplant des bœufs pensifs ou suivant des vols d'oiseaux à travers les branches. Son œil ne cherche pas à embrasser les ensembles, mais va droit au détail. Il cherche l'image. Il s'est appelé lui-même le chasseur d'images. Et c'est bien ça. Il va à la chasse chaque jour. Le soir, il ouvre sa besace, répand le contenu sur sa table, et laborieusement, méticuleusement, passionnément, cherche la pièce rare, le gibier de prix. C'est que Jules Renard est un écrivain très exigeant. Il ne saurait se contenter de puiser dans le tiroir aux métaphores où chacun prend son bien. Il lui faut du neuf, quelque chose qui n'ait pas été senti encore, pas exprimé jusqu'à lui. Et l'image découverte, il la tourne, la retourne, l'épluche, la rogne, jusqu'à ce qu'elle devienne lumineuse de netteté, de précision, de justesse. Et c'est en même temps très simple et très compliqué, très naturel et très maniéré, chargé de poésie et mouillé d'ironie. C'est un bijou unique, discret, attirant; un bonbon savoureux, exquis, doux au palais.

Veut-on quelques-unes de ces perles que le maître miniaturiste a jetées à profusion :

L'alouette. — Elle retombe, ivre-morte, de s'être encore fourrée dans l'œil du soleil.

Le hanneton. — Plus lourd que l'air, à peine dirigeable, têtue et ronchonnant, il arrive tout de même au but, avec ses ailes en chocolat.

La Chèvre. — Personne ne lit la feuille du journal officiel affiché au mur de la mairie.

Si, la chèvre.

Elle se dresse sur ses pattes de derrière, appuie celles de devant au bas de l'affiche, remue ses cornes et sa barbe, et agite la tête de droite et de gauche, comme une vieille dame qui lit.

Sa lecture finie, ce papier sentant bon la colle fraîche, la chèvre le mange.

Tout ne se perd pas dans la commune.

Le cafard. — Noir et collé comme un trou de serrure.

Les coquelicots. — Ils éclatent dans le blé, comme une armée de petits soldats; mais d'un bien plus beau rouge, ils sont inoffensifs.

Leur épée, c'est un épi.

C'est le vent qui les fait courir, et chaque coquelicot s'attarde, quand il veut, au bord du sillon, avec le bluet, sa payse.

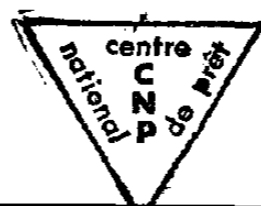
* *

Il est des écrivains dont l'existence est toute différente de celle que le lecteur imagine d'après leurs œuvres. On peut dire que leur vie est en partie double. L'homme n'a rien de commun avec le littéraire. Ce n'est pas le cas pour Jules Renard. Tel il apparaît dans ses livres, tel il est dans la vie. Même simplicité, même sérénité. Il ne pourrait, d'ailleurs, en être autrement. Dans ses livres, en effet, il n'a mis que lui et les personnages qui l'entourent immédiatement, la maison qu'il habite, la campagne qu'il parcourt, les animaux qu'il étudie. Ses goûts sont modestes; il ne se connaît pas de grands besoins et ne cherche pas à gagner de l'argent. Son unique désir, c'est de se reposer le plus longtemps possible à la campagne, où il se délasse de ses soucis littéraires dans l'exercice et dans la chasse, qu'il affectionne par dessus tout.

Jules Renard est venu au monde le 22 février 1864, à Chalon-sur-Mayenne. Son père était entrepreneur de travaux publics. Il eut une enfance très calme, écoutée dans l'aisance. Ce fut, explique-t-il, l'enfance de tous ceux qui vont au collège. Peut-être pourrait-on en retrouver quelque trace dans *Poil de Carotte*.

Ses premières études furent faites à Nevers, puis poursuivies à Paris, au Lycée Charlemagne, d'où il sortit bachelier. Chose curieuse. Ce fut la lecture d'un volume de

Vie Tot. 213



JULES RENARD

Jean-Jacques Rousseau qui déterminait sa vocation littéraire. A la même époque, Jules Renard était fêru de Hugo, qui est demeuré son auteur préféré. On imagine difficilement l'influence que peut exercer le poète grandiloquent et touffu sur l'ironiste clair et sensible. Effet, sans doute, de la loi des contrastes.

Le futur auteur de *Ragotte* débuta dans la littérature avec une plaquette de vers : *Les Roses*, publiée chez Sévin. Cette plaquette a complètement disparu. On n'en trouve plus trace que dans les *Hommes d'aujourd'hui* de chez Vanier, qui en ont publié quelques extraits vraiment jolis :

J'ai fait un rêve qui me trouble.

.....
Douxement, avec un cheveu,
Vous me garottiez, et, badine,
Votre main se faisait un jeu
De me déchirer la poitrine.
Vous l'avez toute ouverte ainsi,
Souriant, et sans me le dire ;
Et moi, qui me taisais aussi,
Je riais en vous voyant rire.

(*Les Bulles de sang.*)

Mais Jules Renard devait bientôt abandonner la poésie, du moins sous la forme des rimes. En attendant, il se préparait à entrer à Normale. Il avait d'abord essayé de faire son droit. Mais son rêve, a-t-il raconté plus tard, était de professer. N'étant pas devenu professeur, il s'est rattrapé en s'occupant à une besogne d'éducateur dans le pays où il est maire.

* *

A ses débuts, Jules Renard vécut un peu en isolé. Il fréquentait peu de monde. On le rencontrait cependant au quartier latin, dans des cénacles tels que les « Zutistes », fondé par Charles Cross, et les « Hydropathes ». Mais, marié très jeune, il lui fallut songer à gagner sa vie. Il se mit à chercher un emploi.

D'abord il se présente à un concours de la Compagnie de l'Est. On lui donne comme dictée une page de Chateaubriand, qu'il savait par cœur. Il est donc admis. Mais la place ne venait pas. Las d'attendre, Jules Renard donne des leçons. Il aurait volontiers accepté même un emploi d'homme d'équipe qu'on ne lui offrit pas. Quelque temps, il fut employé chez un négociant en charbons.

Malgré d'aussi pénibles difficultés, Jules Renard ne renonçait pas à la littérature. Il s'efforçait, sans y parvenir, à placer des articles dans les journaux. En même temps, il lisait, lisait, surtout La Fontaine et La Bruyère, et même les modernes, Flaubert et Maupassant. Peu à peu, on commença à s'occuper de lui dans les cercles littéraires. Valette venait de fonder le *Mercur de France*. Jules Renard put y entrer. Il en est devenu par la suite un des principaux actionnaires. Ce fut au *Mercur* qu'il se lia avec Marcel Schwob, mort depuis, et grâce à ce dernier, il put bientôt placer quelques articles. Sa copie au *Mercur* était goûtée modérément. Mais un jour, il donna un des épisodes de l'histoire de *Poil de Carotte* : les *Poules*. Ce jour-là, sa voie était trouvée. Il avait déjà publié, en 1888, *Crime de village*, un recueil de nouvelles dans le goût de Maupassant. Il allait publier dans le *Mercur* ses *Sourires pincés*.

En même temps, il collaborait au *Figaro*, au *Journal*, à l'*Echo de Paris*. Il faisait paraître ensuite l'*Ecornifleur*, un roman dont il est question plus haut, où ses qualités d'observation et d'analyse de l'écrivain sont le mieux caractérisées. Suivirent, d'année en année : *Coquecigrues*, recueil de ses articles et fantaisies ; la *Lanterne sourde*, le *Vigneron dans sa vigne*, *Poil de Carotte*, son chef-d'œuvre ; *Histoires naturelles*, la *Maîtresse*, *Bucoli-*

ques, et plus récemment les *Philippe*, *Ragotte*, son dernier volume.

Jules Renard s'est essayé également au théâtre. Il a fait représenter *Huit jours à la campagne*, un acte ; le *Plaisir de rompre*, un acte ; le *Pain de ménage*, un acte ; *Poil de Carotte*, un acte ; *Monsieur Vernet*, deux actes. Au théâtre, comme dans ses romans, il fait court. Il n'entreprend pas de grands spectacles avec des situations compliquées, des heurts formidables de passions. Trois ou quatre personnages, quelques scènes, un rien, un simple coin de vie de tous les jours, vu par un délicieux ironiste et dépeint avec minutie.

* *

On sait que Jules Renard est maire de son pays, à Chitry-les-Mines. Il est également chevalier de la Légion d'honneur. Il vit donc en parfait bourgeois. Par bourgeois, je n'entends pas le mufle. J'entends l'individu qui arrange tranquillement son existence, laisse couler ses jours dans le calme et jouit des choses avec quelque égoïsme raffiné. Cela ne dispense nullement d'aspirations et de sentiments généreux.

Quoique bourgeois d'apparence et d'existence, cet amateur de bonheur paisible, Jules Renard, est, le croirait-on, ardemment socialiste, d'un socialisme même assez révolutionnaire. Il voit sans déplaisir une manifestation comme celle de la grève des postiers et conçoit parfaitement que la force puisse être l'accoucheuse de la société de demain. En attendant, il travaille, à sa façon, pour l'avenir. Son conseil municipal, composé surtout de vieux républicains, ne marche que sur ses conseils et s'attelle résolument à des réformes que le manque d'argent et le mauvais vouloir préfectoral contrarient trop souvent. Et le maire de Chitry-les-Mines, oubliant l'auteur de l'*Ecornifleur*, ne dédaigne pas de descendre jusqu'aux polémiques de clochers. Il collabore à l'*Echo de Clamecy* ; il bataille contre l'évêque de Nevers ou le curé de Pazy. Signalons que ces différents articles viennent justement, sous ce titre : *Mots d'écrit*, d'être réunis en volume par les soins des *Cahiers Nivernais*. On y trouvera de délicieux et malicieus commentaires des petits événements de là-bas. Un article sur Jaurès est particulièrement savoureux :

« On admire ce que Jaurès peut faire entrer, ordonner dans une phrase. Je me souviens qu'il y avait, dans l'une d'elles, tout l'univers, et non seulement l'univers visible, mais encore l'univers possible, l'univers qui pourrait (emprunt, je crois, à Victor Hugo) remplacer demain l'univers d'aujourd'hui, et cette même phrase affirmait que l'idéal laïque est illimité, sans autre dogme que le dogme de l'infini.

« Nous haletions. Nous nous sommes dressés pour battre des mains, et mon voisin, un petit vieux qui trépignait et qui n'était venu que pour voir Jaurès, me cria, tout blanc :

— Ah ! monsieur, quel malheur d'être sourd ! »

Seulement si Jules Renard est socialiste, il se refuse à s'unifier. Il ne veut être d'aucune chapelle, d'aucun groupement ; il veut conserver jalousement son indépendance. « Je suis, affirme-t-il, beaucoup plus révolutionnaire qu'on le pense. »

Actuellement, Jules Renard, membre de l'Académie Goncourt (il ne sait trop pourquoi et ne pense de cette Académie ni trop de bien ni trop de mal), compte au premier rang parmi nos littérateurs. Il collabore régulièrement à *Gil Blas*, au *Journal*, à l'*Humanité*, à *Paris-Journal*. Cette dernière collaboration est plutôt fâcheuse. On se demande ce que cet honnête et fin journaliste va faire dans la galère où rame l'ex-chambardeur aujourd'hui millionnaire Gérault-Richard.

* *

Faut-il, pour terminer, nous amuser à rechercher les

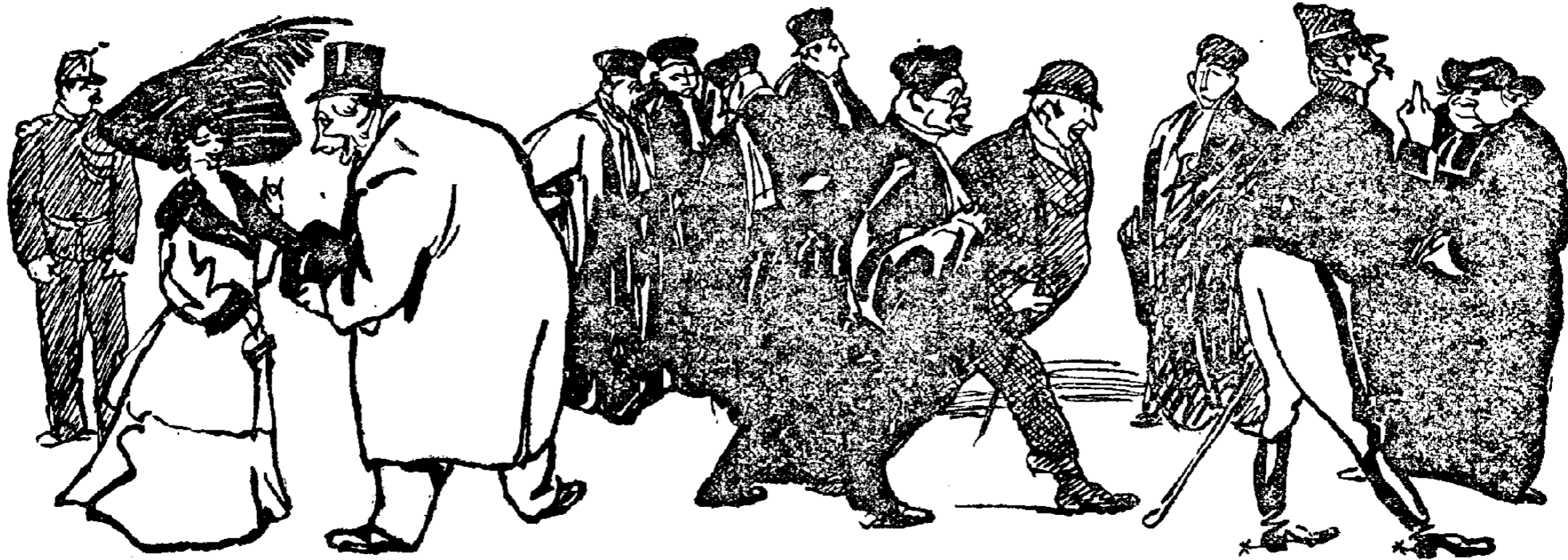
influences qui ont pu déterminer Jules Renard ? Quels parents littéraires peut-on lui découvrir ? Dans quelle école le classer ? C'est là une question assez difficile. La vérité est que Jules Renard n'appartient à aucun groupement littéraire. Il ignore les écoles. Il est aussi franchement indépendant en art qu'en politique et suit seul son petit bonhomme de chemin. Dans un vieil article, je retrouve ces mots écrits de sa main : « Les écoles, dit-il, je n'ai jamais su ce que c'était : peu de chose, sans doute, un prétexte à écrire plus tard des chapitres d'histoire littéraire. On ne doit aux écoles que les procédés. Le talent reste individuel. — Les influences, on les subit toutes. Le plus original résiste mieux. Et puis, ça dépend de l'âge. »

Les influences subies par l'auteur de *Ragotte*, on peut les discerner cependant. A ses débuts, on voit qu'il a lu et relu Maupassant. Tel de ses premiers contes : *Philémon et Baucis*, l'histoire de deux lamentables vieux qui se haïssent, est du Maupassant pur. Peu à peu, la personnalité de l'écrivain s'est dégagée. Il a simplifié encore la méthode du conteur réaliste. Avec Jules Renard, on dirait qu'il n'y a pas de plan préconçu. On se le figure, prenant la plume, sans savoir bien exactement où il doit aller, et jetant pêle-mêle, sur le papier, des réflexions, des impressions, des croquis. Pas de lien apparent. Tout d'abord, cela fait l'effet d'un peu de décousu. Puis dans l'esprit un rapprochement se fait dans les détails et un classement. Les personnages étudiés, fouillés, pénétrés, sans que l'auteur ait

l'air d'y avoir touché, s'imposent avec un relief saisissant, dans une atmosphère ténue, un fond léger, tout juste ce qu'il faut d'ambiance.

On pourrait aussi, dans *Poil de Carotte*, — nous l'avons dit plus haut, — retrouver quelque parenté avec Vallès, dont Jules Renard utilise un peu les procédés et qui sait, lui aussi, noter le détail essentiel, mais avec plus de vigueur et une ironie différente. Pourtant ne poussons pas trop loin les comparaisons de ce genre. Il est certain qu'un écrivain, si original soit-il, ne peut s'isoler complètement dans la littérature et, fatalement, fait songer à d'autres, qui sont plus ou moins rapprochés de lui. Jules Renard est un des rares qui donnent l'illusion d'être seuls, seul de son genre. On peut affirmer qu'il s'est fait lui-même, laborieusement, et à le prendre aujourd'hui, tel qu'il est, il devient malaisé de divulguer ses origines.

Il faut lire Jules Renard. Si l'on ne trouve pas dans son œuvre ce souffle, cette puissance, cette imagination débordante qu'on apprécie chez d'autres littérateurs, on y découvre, en revanche, une saveur particulière, un don du raccourci, une ironie sentimentale et un sentimentalisme averti, un dessin exact, sans grossissement ni déformation, de la laideur humaine. Mais ce qu'il faut le plus admirer, c'est la forme, impeccable, inimitable, parvenue à la perfection totale, la forme désormais éternelle et fixe, comme un modèle, et qui vaudra à Jules Renard d'être classé des premiers dans les anthologies de l'avenir.



DE TOUT UN PEU

La "Révolution"

La *Révolution* vient de succomber après deux mois d'existence. Elle a vécu un peu plus que les roses, l'espace de soixante matins. Mais si courte qu'ait été sa durée, elle a eu le temps de faire de la bonne besogne.

La *Révolution* a mené une campagne ardente en faveur des grévistes des postes et télégraphes. On peut affirmer, sans exagération, qu'elle a été pour beaucoup dans le triomphe des grévistes.

Le manque d'argent, l'absence de publicité, les difficultés que rencontre de nos jours un quotidien, et surtout un trop grand souci de propreté, ont eu raison de sa vitalité. Mais l'expérience portera ses fruits. Les travailleurs ont compris qu'il leur fallait absolument leur journal. Ce n'est donc que partie remise. Un quotidien se remplace. La *Révolution* est morte. Vive la *Révolution*.

Autour d'une grève

On a surtout insisté sur la grossièreté de M. Simyan. On a oublié de souligner celle de son complice, M. Lépine.

Nous osons à peine rapporter ici un de ses propos. En tous cas, nous mettons Lépine au défi de nier. De nombreux témoins peuvent corroborer nos affirmations.

Au meeting du Tivoli-Vaux-Hall, le préfet de police s'adressant aux dames téléphonistes, leur lança à pleine voix le mot de Cambrone, puis trouvant sans doute que cette suprême insulte n'exprimait que faiblement sa pensée, il ajouta :

— C'est trente centimètres qu'il vous faut, mesdames ?

**

Un des résultats les plus imprévus de la dernière grève, c'est un grand nombre de mariages légaux ou extra-légaux, consommés ou projetés entre messieurs les employés et mesdemoiselles les téléphonistes.

Au début, ces demoiselles du téléphone étaient plutôt réfractaires à la grève. Malgré les insultes de Simyan, elles ne marchaient qu'à moitié. Elles étaient installées dans une permanence, à part. Les militants craignant les défections, réuni-

rent toutes les permanences en une seule, encadrant ces demoiselles parmi des employés résolus et audacieux.

Que faire dans une permanence à moins qu'on ne flirte. On flirta donc. En attendant les résultats de la grève, un piano fut installé. On se mit à danser. Des rapprochements eurent lieu. Des liaisons sentimentales s'élaborèrent.

Et aujourd'hui, on parle d'une centaine de mariages. Ni plus ni moins. Voilà, certes, au point de vue de la repopulation, un résultat auquel personne n'avait songé.

✱ ✱ ✱

Dans les prisons

IL est question de transporter à Clairvaux quelques-uns des détenus politiques qui se trouvent actuellement à la Santé.

On sait, ou l'on ne sait pas, que la prison de la Santé est destinée spécialement aux condamnés ayant récolté au plus une année de prison et aux prévenus. Jusqu'à présent, Almereyda, Merle et Marchal, ayant d'autres procès sur les bras, avaient bénéficié de leur situation de prévenus. Aujourd'hui que tout est terminé, on parle de les transporter à Clairvaux, avec eux André Gaucher, condamné à deux années de prison.

Or, à Clairvaux, petit hameau du département de l'Aube, le régime est sensiblement différent de celui de la Santé. D'abord, en raison des distances, il est à peu près impossible de recevoir des visites. Les détenus sont privés de toute communication avec le dehors. Leurs familles peuvent difficilement s'installer dans ce pays perdu, dont la prison est la seule raison d'être, et qui compte environ 150 habitants.

Pourquoi ne laisse-t-on pas les détenus politiques à Paris? Quelles sont les chicaneries administratives qui nécessitent leur transport à Clairvaux?

Nous nous adressons à tous les journaux indépendants pour qu'ils réclament avec nous le maintien des condamnés politiques à Paris. S'ils sont trop nombreux, qu'on élargisse le quartier politique ou qu'on fasse construire une nouvelle prison. Ou alors que Clemenceau cesse de réclamer des poursuites et des condamnations.

✱ ✱ ✱

La jeunesse de Clemenceau

IL ne s'agit pas d'un roman-feuilleton dans le goût de Pons du Terrail, comme pourrait le faire croire le titre. Les faits que nous allons rapporter et que nous devons à la mémoire obligeante d'un vieux camarade de notre Excellence sont de l'histoire, de l'histoire vraie, de l'histoire anecdotique, laquelle permet et facilite mieux que tous les récits officiels la reconstitution psychologique des hommes d'une époque.

On pourra voir par ce qui suit que notre éminent président du conseil laissait paraître dans son âge tendre, les hautes qualités qui lui valent aujourd'hui notre admiration. Déjà autoritaire, sec, égoïste, bourru, sarcastique, méchant, le Clemenceau de la vingtième année s'annonçait comme un arriviste de premier ordre, prêt à tout et décidé à passer sur le ventre de ses amis.

Ceux qui le fréquentaient le plus assidument et qui l'observaient quotidiennement pouvaient entrevoir les hautes destinées qui l'attendaient. De tous les jeunes amis de Clemenceau, Pierre Denis — mal depuis — était celui qui l'avait le mieux pressenti. Au cours d'une discussion, dans une brasserie du quartier, agacé par le ton d'autoritaire suffisance de son compagnon, il lui jeta à brûle-pourpoint cette déclaration prophétique :

— Toi, tu es né pour commander. Tu seras ministre un jour. Mais tu ne seras pas un ministre républicain, ni même libéral. Tu finiras dans la peau d'un *bourreau*.

✱ ✱

C'était dans les dernières années de l'Empire. La République était alors très belle. Les jeunes gens du quartier Latin ne manifestaient pas comme aujourd'hui contre les institutions républicaines. Ils conspiraient contre le régime impérial. Etudiants et ouvriers fraternisaient, se réunissaient dans les sous-sols de café pour médire de Badinguet. Une même espérance les liait.

Vers 1862, quelques jeunes gens avaient pris l'habitude de se retrouver dans une maison amie, chez les frères Lafont, dont l'un devint plus tard député. Un soir, il y avait là Pierre Denis, Martin Bernard, qui venait de publier un livre retentissant sur son évvasion du Mont Saint-Michel avec Barbès, quelques autres plus obscurs, lorsqu'on introduisit dans la société deux nouveaux venus: un homme âgé et un tout jeune homme très correct, un peu timide. Le premier était un républicain de vieille date, exilé au coup d'Etat, qui se nommait Clemenceau. Le second, son fils, était le futur premier Flic de France.

Le père amenait son rejeton dans la capitale et, désireux de lui trouver des relations dignes de lui, l'introduisait chez les frères Lafont. Il demanda qu'on voulût bien veiller sur son enfant et diriger ses premiers pas. Les républicains l'accueillirent avec enthousiasme.

✱ ✱

C'est ainsi que le jeune Clemenceau fit ses débuts dans la politique. Il était alors ardemment républicain. Il avait surtout la haine de l'Empire. L'Empire, nous l'avons dit, avait exilé son père. De plus, au moment des perquisitions, au coup d'Etat, sa mère était morte de frayeur et de désespoir. Cette tragédie familiale, Clemenceau ne devait pas en perdre le souvenir. Une haine implacable le dressait contre les ennemis de la liberté.

Dès les premiers jours, il fit la conquête de ses nouveaux amis. Discutailleur passionné, à la riposte facile, au trait mordant, à la parole brutale et incisive, il eut bientôt autour de lui un petit cercle d'admirateurs dévoués. Ses boutades et ses incartades lui firent une réputation originale sur la rive gauche. On citait surtout ce trait :

Au moment de prendre son inscription à l'école de Droit — car Clemenceau, avant d'aborder la médecine, songea quelque temps à devenir avocat, — il se présente, accompagné d'un témoin, selon l'usage. Ayant décliné ses nom, âge, lieu de naissance, etc..., il poussa son témoin en avant. Stupéfaction du professeur. Le témoin n'était autre que le décrocteur du coin de la rue.

Comme le professeur, interloqué, réclamait des explications, Clemenceau se leva et, avec une belle insolence :

— Eh bien! quoi! les hommes ne sont-ils pas tous égaux? Un décrocteur vaut bien un ministre, je pense.

Cette fumisterie audacieuse fit beaucoup pour la jeune gloire de Clemenceau.

(A suivre.)

✱ ✱ ✱

Souteneur

IL ne se passe pas de jour sans qu'on lise dans les journaux :

M. Aristide Briand soutiendra devant la Chambre son projet de loi sur la réforme du jury.

M. Aristide Briand soutiendra devant le Sénat un nouveau projet de loi sur l'organisation judiciaire.

M. Aristide Briand soutiendra, devant les Bleus de Bretagne, les idées républicaines.

M. Aristide Briand soutiendra...

M. Aristide Briand a soutenu...

Décidément, il faut que l'Excellence soutienne toujours quelque chose.

Une enquête sérieuse

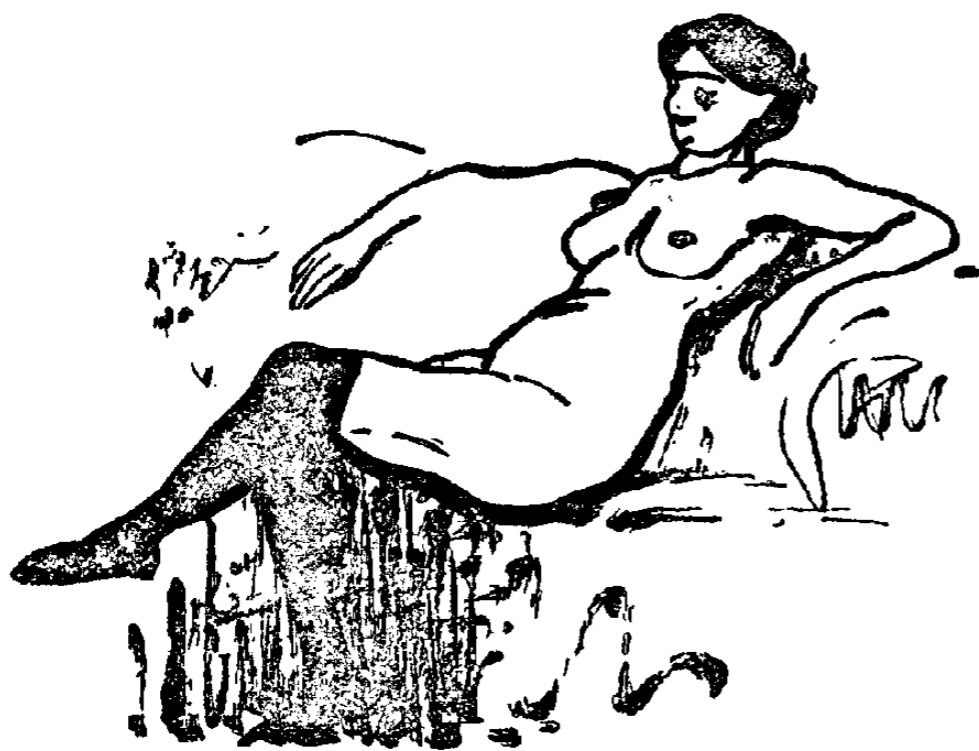
Il y a de cela quelques jours. M. Schrameck, directeur général des prisons, procédait, à la suite d'incidents pénibles, à une enquête personnelle, à travers les geôles républicaines.

Un matin, à l'heure où les prisonniers déjeunent, M. Schrameck arrive au dépôt. M. Schrameck voulait voir, de ses yeux voir, comment on nourrit les détenus. On apporte à M. Schrameck une gamelle contenant une pâtée nauséabonde, une sorte de liquide noirâtre dans lequel s'ébattent quelques haricots invalides.

M. Schrameck prend une fourchette, pique dans le tas, ramène deux haricots. Puis, avec une grimace de contentement, il les introduit dans sa bouche, les yeux au plafond. Après quoi, se tournant vers les gardiens anxieux, M. Schrameck déclare :

— Mais c'est excellent, exquis, délicieux.

Et il se tourne, sort son mouchoir de sa poche et se met à éternuer bruyamment. A ce moment quelqu'un qui observait M. Schrameck le vit distinctement cracher avec dégoût, dans le mouchoir où il semblait éternuer, les deux haricots exquis, délicieux, excellents, qu'il n'avait pu se résoudre à avaler.



Les Indépendants

« Ni jury, ni récompense », telle est la fière devise de ce Salon. Moyennant le versement d'une somme relativement modique (cotisation et droit d'exposition), n'importe quel peintre peut exposer là. Depuis que l'indépendance est à la mode, le trésorier de la sympathique société doit apposer sa griffe sous maints reçus, qui sont autant de... brevets d'honnêteté artistique.

Tous les pauvres bougres que des jurys implacables ont laissé à la porte des « Artistes français » et de la « Nationale », sous le fallacieux prétexte qu'ils sont moins bons « cuisiniers » que MM. Detaille, Jean Béraud, Didier-Pouget et C^o, viennent, chaque année, la rage au cœur, exposer leurs... œuvres sous le pavillon de l'indépendance.

Ces révolutionnaires malgré eux, ces mécontents, espèrent l'impossible : ils veulent que justice leur soit rendue.

Ils croient qu'aux « Indépendants » leurs « mérites » seront discernés par les artistes, la critique et le public. Si, par extraordinaire, les artistes, la critique et le public s'arrêtent devant leurs œuvres, ce sera pour s'en gausser.

Nous n'avons pas l'intention de prendre ici la défense des médiocres qui encombrant le Salon des « Indépendants ». Mais nous nous refusons à faire de l'esprit à leurs dépens. Ces réprouvés, ces pestiférés, contre lesquels des mesures prophylactiques sont prises de tous côtés, ne nous paraissent pas faire courir à l'art un danger bien grand. A défaut de talent et d'intelligence, ces pâles victimes de

l'art font souvent preuve d'une naïveté touchante et d'une obstination qui confine à l'héroïsme. Beaucoup d'entre eux s'imposent des privations afin d'exposer là, quoique les frais d'exposition soient relativement modestes. Ils paient chèrement le droit de montrer leurs œuvres.

Ces œuvres, répondez-vous peut-être, sont tellement puérides, maladroites ou grotesques, que leurs auteurs ne méritent guère qu'on leur accorde la moindre attention, à moins que ce ne soit pour les conspuer, les ridiculiser et leur faire abandonner à jamais leurs prétentions aussi ambitieuses qu'injustifiées. Il est nécessaire que les vrais indépendants opèrent au plus tôt une sélection qui s'impose.

Eh bien ! nous estimons que cette sélection forcément arbitraire amènerait la faillite, sinon la mort des « Indépendants ». Donner à n'importe quel artiste la possibilité de montrer ses œuvres au public, tel est le principe initial de la société d'avant-garde. Et les vrais indépendants, ceux dont le talent est indiscutable — ils sont une vingtaine, cette année — ne souffrent nullement de la promiscuité des pauvres bougres qui se sont réfugiés là. Seuls jettent les hauts cris les petits maîtres qui sont indépendants pendant un mois, le temps de se refaire une virginité, avant d'aller quémander la protection des pontifes qui trônent aux « Artistes français », à la « Nationale » et au « Salon d'Automne ».

Ces derniers seront peut-être les triomphateurs de demain. Les nécessités de la lutte les obligent à participer à d'autres manifestations artistiques, afin de conquérir de haute lutte le succès qu'ils sont en droit d'espérer, nous direz-vous. Il faut leur faire crédit....

Pourquoi alors ne ferait-on pas crédit aux autres ?

Leur art est un naïf mais sincère hommage à celui de Bonnat, Dubufe, Gérôme, etc., et cela attire sur eux les foudres de la critique.

Pourquoi la critique ménage-t-elle avec tant de complaisance les rapins dont l'« idéal inquiet » fut constamment ballotté pendant dix ans de la rue Laffitte aux Serres du Cours-la-Reine ; les pillards qui exploitent grotesquement les tendances modernes ?

Ceux-là sont les faux « Indépendants » ; ils devraient avoir la pudeur de se contenter de leur « Salon d'Automne ».

(A suivre.)

M. R.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de l'*Œuvre* (numéro du 25 mars 1909) :

Notre nouvelle enquête, par Robert de JOUVENEL ; Le Sabotage de la justice, par Robert de JOUVENEL ; A la petite semaine, par SÉVERINE ; Le charlatanisme des politiciens, par Urbain GOHIER ; Vers la Révolution, par Gustave Téry ; Tablettes, par PANGLOSS ; L'Ouzenza, l'Ethiopie et les Messageries maritimes, par Urbain GOHIER ; La Gazette de Hollande, par TOUT LE MONDE ; La Demoiselle de la rue des Notaires (roman), par René BURES.

Avec ce numéro nos lecteurs trouveront dans les kiosques et chez les libraires le n° 2 de « PORTRAITS D'HIER » consacré à

PUVIS DE CHAVANNES

Texte de Léon Werth. Luxueusement illustré avec des reproductions de Puvvis, Rodin et un dessin de A. Raieter, il obtiendra auprès de nos lecteurs un vif succès.

Le numéro, 32 pages, 25 centimes.

PORTRAITS D'HIER

— Etudes sur la vie, les œuvres, l'influence, des grands morts de notre temps —

COMITE DE REDACTION

Léon Werth	Victor Méric	Francis Jourdain
R. de Marmande	François Crucy	Elie Faure
Georges Pioch	Gustave Hervé	Paul Signac
Hubert Lagardelle	Maurice Robin	L. et M. Bonneff.
Gaston Syffert	Manuel Devaldès	A. Delannoy
Amédée Dunois	Miguel Alméréyda	Paul Cornu

Léon Gambetta	Edouard Manet
Elisée Reclus	H. de Balzac
Beethoven	Jules Vallès
Karl Marx	Daumier
Baudelaire	Michelet
Ibsen	Seurat
Blanqui	Dalou, etc.

Peintres, littérateurs, théoriciens, musiciens, savants, hommes politiques et hommes d'action ; maîtres illustres consacrés par la renommée ; gloires plus obscures dont la renommée ne dépassa jamais le cercle d'une élite, mais dont l'influence fut néanmoins prépondérante ; en un mot, tous ceux de nos aînés qui ont suscité les grands mouvements d'idées de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e, ou enrichi d'un joyau nouveau la couronne de l'art, prendront place dans cette galerie.

Numéro paru : **EMILE ZOLA** (*Illustrations de VALLOTTON, MANET, DESBOUTINS, DE LA BARRE, etc.*)

Paraît aujourd'hui : PUVIS DE CHAVANNES

Ce superbe numéro, 32 pages, dû à la plume de LÉON WERTH est illustré avec des reproductions de PUVIS DE CHAVANNES, A. RODIN et un dessin de A. RAETER

ABONNEMENTS
UN AN..... 6 francs
SIX MOIS, 3 fr. TROIS MOIS 1 50

Le numéro : 25 centimes

EN VENTE PARTOUT
Kiosques — Gares — Libraires
Métro

ADMINISTRATION : H. FABRE, 38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, PARIS (4^e)

SERVICE DE LIBRAIRIE

Toute commande doit être accompagnée de son montant (mandats ou bons ou timbres de poste). Nous fournissons tous les ouvrages, quels qu'ils soient, autres que ceux marqués sur notre catalogue.

Adresser tout ce qui concerne le service de Librairie à HENRI FABRE, 38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris.

Vient de paraître :

NOS CLASSIQUES

Pages choisies d'Aristide, une brochure de 32 pages, 10 centimes, franco 15 centimes.

André Morizet. De l'Incohérence à l'Assassinat ! L'exemplaire, 0 fr. 10. Franco, 0 fr. 15.

V. Méric. Propos d'autrefois (Opinions subversives de M. Clemenceau). Prix, 0 fr. 15. Franco, 0 fr. 20.

V. Méric. Les Hommes de la Révolution (Marat, Desmoulins, Babeuf). 3 vol., 0 fr. 60 chaque, les 3, 1 fr. 75 franco

Maxime Gorky. Les Maîtres du monde (illustrations de A. Delannoy). Prix, 1 franc. Franco, 1 fr. 10

Lacotte. Nos Seigneurs républicains. Un vol. in-18, 3 francs. Franco, 3 fr. 25

Editions de "PAGES LIBRES"

Pierre Brizon. L'Apprentissage. Un vol. in-18 2 fr. 50. Franco, 2 fr. 65.

Brenn. Les Rebelles Un vol. in-18 2 francs. Franco, 2 fr. 10

Edouard Droz. P.-J. Proudhon (1809-1865). Un vol. in-18, 3 francs. Franco, 3 fr. 15

Georges Sorel. Réflexions sur la violence. Un vol. in-8, 5 francs. Franco, 5 fr. 15

OUVRAGES D'HYGIÈNE SEXUELLE

Moyens d'éviter les grandes familles, traduction de la brochure publiée par la Ligue Néomalthusienne Néerlandaise. Prix, 0 fr. 30 ; franco, 0 fr. 35.

Génération consciente, par Franck Sutor, nombreuses figures anatomiques. Prix, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 65.

La Préservation sexuelle, par le Dr A.-B. de Liptay, 28 figures. Prix, 0 fr. 75 ; franco, 0 fr. 80.

Bréviaire de la femme enceinte, par le Dr A.-B. de Liptay. Etude sur les procédés d'avortement naturel, médical et illégal. Nouvelle édition revue et augmentée, 100 figures dans le texte. Prix, 4 francs ; franco, 4 fr. 50.

Prophylaxie sexuelle ou l'Amour prévoyant, causerie médicale sur la préservation et les préservatifs, nombreuses gravures, par le Dr A.-B. de Liptay. Prix, 4 francs ; franco, 4 fr. 50.

PRIMES AUX ABONNÉS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que nous offrons à nos abonnés.

Gratuitement, nous donnons aux abonnés d'un an DEUX VOLUMES vendus en librairie 3 fr. 50.

A ceux de 6 mois, UN VOLUME.

Il suffit de joindre 0 fr. 25 par volume pour le port, au montant de l'abonnement.

Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro paru.

1 an (6 francs) : deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous (Occasions) ;

6 mois (3 francs) : un volume au choix ;

3 mois (1 fr. 50) : 12 cartes postales *Les Hommes du Jour*.

OCCASIONS

VOLUMES VENDUS EN LIBRAIRIE 3 fr. 50 et laissés à 1 franc chaque pris dans nos bureaux 1 fr. 25 franco.

Les six volumes, 6 fr. 60 franco gare.

Emile de Saint-Auban, *L'Idée sociale au Théâtre*.

Darien, *La Belle France*.

Bernard Lazare, *Le Miroir des Légendes*.

Henri de Bruchard, *La Fausse Gloire*.

Lucien Descaves, *La Colonne*.

— *Les Emmurés*.

— *Soupes*.

Henri Fèvre, *Galafieu*.

Ernest Gégout, *Jésus*.

J.-W. Bienstock, *Tolstoï et les Doukhobors*.

Christian Cornéliassen, *En marche vers une société nouvelle*.

Hamon. *Le Socialisme au Congrès de Londres*.

Henri Dagan, *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*.

J.-C. Spence, traduction par Alfred Naquet, *L'Aurore de la Civilisation*.

Dr Jean Darricarrère, *Au Pays de la Fidèle*.

Hamon, *La France sociale et politique*.

G. Lhermitte, *Le Sabre et la Loi*.

Alfred Naquet, *L'Humanité et la Patrie*.

Gustave Nercy, *La Future Débâcle*.

Georges Clemenceau, *Des Juges*.

— *La Honte*.

— *Justice militaire*.

H.-G. Ibels, *Allons-y*.

Séverine, *Vers la Lumière*.

— *Note d'une Frondeuse*.

— *En Marche*.

Jean Ajalbert, *Quelques dessous du procès de Rennes*.

Paul Brulat, *Violence et Raison*.

Brieux, *L'Armature*, pièce.

M.-C. Poinot, *Littérature sociale*.

Camille Pert, *La Camarade*.

— *Les Florifères*.

— *Leur Egale*.

— *En Anarchie*.

— *Amante*.

Pierre Veber, *Les Couches profondes*.

Henry Bauer, *De la Vie et du Rêve*.

— *Idée et Réalité*.

J. de la Hire, *Maîtresse de Roy*.

— *La Torera*.

Pierre Louys, *Scènes de Courtisanes*.

A Cim, *Bas bleus*.

Marc Stéphane, *Sous le Ciel*.

Molinari, *Les Clubs rouges de Paris*.

— *Mouvement socialiste*.

Psichari, *La Croiyante*.

Henri Varennes, *De Ravachol à Caserio* (Notes et documents).

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE

Téléphone 26, rue Hermand-Daix

32 Villeneuve-Saint-Georges

